

IMAGES / LES RENCONTRES PHOTOGRAPHIQUES D'ARLES

Smith, régal intersidéral

L'artiste invite à une promenade rétrofuturiste entre terre et espace où il s'agit de se laisser aller à l'émotion, guidé par la beauté des tirages et une bande-son plaintive.

Photos de soleil couchant rose sur paravents translucides, corridors en acier massif, joyeux néons clignotants dans la pénombre, bienvenue dans le monde crépusculaire de Smith, au premier étage du Monoprix d'Arles. Avec des jeux de transparence, du rose, du jaune, des tirages métalliques, des images d'animaux et de très beaux jeunes gens, l'installation frôle les étoiles «dans un jardin de lumière et d'argent», comme dirait la chanson des années 80. Entre les murs de béton brut du grand magasin, Smith crée un monde entre ciel et terre, un espace-temps

nostalgique où la photographie, souvenir rétrofuturiste, fonctionne comme le passeport pour un voyage intersidéral. Il ne s'agit pas de tout comprendre à l'exposition «Désidération (Anamada Sin)» – scénographiée par Diplomates –, il faut surtout se laisser porter par la promenade entre les murs d'un engin spatial imaginaire, par la beauté des tirages, par la brillance et la robustesse des matières, par la douceur d'un nuancier pastel et par la voix de François Chaignaud qui entonne une plainte étrange, évocant, de loin, le chant des baleines. Sur des petits écrans vidéo, une «cam girl» lynchéenne raconte l'histoire d'Anamada Sin, avatar de Smith personnage fictif errant à la recherche de l'amour et de sa raison d'être.

Liés aux étoiles. Sa raison d'être, Smith l'a trouvé, le jour où il a tenu entre ses mains, pour la première fois, une météorite. C'est l'histoire de ce choc émotionnel que raconte «Désidération» : nous sommes tous liés aux étoiles, vous, nous, Smith,



Série «Désidération» de Smith. PHOTO GALERIE LES FILLES DU CALVAIRE

ses personnages aussi, et pourtant ce lien est brisé, sans doute à cause de la frénésie humaine, à cause du saccage de la planète, à cause de l'électricité dans les villes, à cause du manque d'amour, à cause de l'époque qui aiguise les tensions et fait pousser les fraises en hiver. La prise de conscience du lien rompu aux étoiles est le creuset de l'œuvre du photographe qui apprivoise cette déchirure avec un récit à plusieurs chapitres. Dans cette histoire évolutive, la belle Anamada Sin, scientifique qui a trouvé des météorites, entend un message radio venu de l'espace. Ce message venu des étoiles l'entraîne alors dans une quête de sens qui la conduit jusqu'à la transe. Voilà pour la trame. Au

milieu de la pièce, un grand vaisseau spatial en poutrelles d'acier – celui-là même qui a déjà été montré à Beaubourg ou au Fresnoy – est à moitié échoué. Aux murs, quarante photographies imprimées sur de l'aluminium ressemblent à un film sans âge. Tout au fond de l'exposition, trône la photographie thermique de la météorite d'Ensisheim – météorite tombée en 1492 à proximité du village d'Ensisheim, en Alsace, et dessinée par Albrecht Dürer.

Boîte de céréales. L'artiste a fait un pèlerinage à Mulhouse pour photographier cette plus ancienne trace de l'espace recensée. «Ca a vibré quand je l'ai prise dans mes

mains», dit Smith, qui se souvient avoir reçu, enfant, ses premières poussières d'étoiles dans une boîte de céréales. En retirant la grosse météorite de Dürer de sa boîte, il a laissé ses empreintes sur la matière extraterrestre. Sur l'image, on voit une petite trace jaune en haut de la grosse pierre : c'est la rencontre impromptue entre deux mondes, entre l'espace infini et l'existence humaine. Un point de contact insolite que seule la magie de la photographie peut immortaliser.

CLÉMENTINE MERCIER
Envoyée spéciale à Arles

DÉSIDÉRATION (ANAMADA SIN) de SMITH au Monoprix, Arles, jusqu'au 26 septembre.

Charlotte Perriand, tirages de vivre

Puisant dans l'esthétique et le graphisme soviétique, la designeuse créa dans les années 30 des photomontages monumentaux. Des manifestes à portée sociale et politique qui sous-tendent en toile de fond ses créations.

Charlotte Perriand photographe ? Vraiment ? Ce sont plutôt les tabourets de bar, les chaises longues ou les fauteuils à dossier basculant de la célèbre designeuse et architecte française qui sont passés à la postérité. Or, ce que révèle l'originale exposition – attention, ami-e-s des jolis meubles, passez votre chemin, il n'y en a pas – c'est la passion de Charlotte Perriand pour la photographie. Car dès les années 20, la future collaboratrice de Le Corbusier prend elle-même des images et collectionne des tirages pour nourrir sa réflexion sur le sens du design. Depuis la fenêtre de son appartement du quartier de Saint-Sulpice, à Paris, elle observe la vie urbaine et prend ses premiers clichés. Engagée à gauche, sensible à la propagande culturelle soviétique en Europe, amie d'un architecte russe, Charlotte Perriand effectue plusieurs voyages en Union soviétique



Photomontage de Charlotte Perriand et Fernand Léger (1937). PHOTO ADAGP

qui transforment son esthétique dans les années 30. Si elle revient déçue par les conditions de vie observées ainsi que par la censure, elle reste marquée par le graphisme et l'efficacité visuelle en URSS. Dès lors, elle amasse des re-

vues illustrées, conserve des clichés d'agence photographiques pour créer sa propre archive du monde social. C'est ensuite dans ce fonds en noir et blanc, constitué de photographies d'usines, d'entrepôts, de chantiers, de scènes de la vie quotidiennes et de pratiques sport-

ves, qu'elle puise pour élaborer, découper, coller des photomontages monumentaux qui feront sa réputation.

En 1936, la *Grande Misère de Paris*, sa première composition très remarquée, car politique et engagée, est exposée au Salon des arts ménagers sur près de 16 mètres de long : annonciatrice du Front populaire, elle y dénonce les conditions de vie insalubres des Parisiens, tout en rêvant à un monde meilleur. Par la suite, mandatée à plusieurs reprises par le ministère de l'Agriculture, Charlotte Perriand compose d'immenses fresques, largement inspirées par l'esthétique soviétique. Elle y glorifie le monde paysan tout en clamant la nécessité de l'inclure dans la modernité. Soutenus par des slogans forts et des statistiques, ses photomontages paraissent être les ancêtres de l'infographie et du data journalisme actuels. La touche finale de ses compositions est apportée par le peintre Fernand Léger : une mise en couleur efficace au service d'un manifeste du mieux-vivre et d'un message militant qui résonne encore aujourd'hui.

C.Me (à Arles)

CHARLOTTE PERRIAND, COMMENT VOULONS-NOUS VIVRE ? POLITIQUE DU PHOTOMONTAGE au Monoprix, Arles, jusqu'au 26 septembre.